Document generated on 10/12/2024 5:59 a.m.

Laval théologique et philosophique

DESPLAND, Michel, VALLÉE, Gérard, dir., *Religion in History. The Word, the Idea, the Reality. La religion dans l'histoire. Le mot, l'idée, la réalité*

Georges Tissot

Volume 50, Number 1, février 1994

La théorie synthétique de l'évolution

URI: https://id.erudit.org/iderudit/400828ar
DOI: https://doi.org/10.7202/400828ar

See table of contents

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)
1703-8804 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Tissot, G. (1994). Review of [DESPLAND, Michel, VALLÉE, Gérard, dir., *Religion in History. The Word, the Idea, the Reality. La religion dans l'histoire. Le mot, l'idée, la réalité*]. *Laval théologique et philosophique*, *50*(1), 229–231. https://doi.org/10.7202/400828ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Fisherman : Mt 13, 37-49 or Independent Tradition ? » ; M.H. de Lang, « Gospel Synopses from the 16th to the 18th Centuries and the Rise of Literary Criticism of the Gospels ».

Le volume comprend des index pour les auteurs mentionnés, les références bibliques et les littératures apocryphe, patristique, juive et gréco-romaine.

Jean-François RACINE

Michel DESPLAND, Gérard VALLÉE, dir., **Religion in History. The Word, the Idea, the Reality. La religion dans l'histoire. Le mot, l'idée, la réalité.** Corporation canadienne des sciences religieuses, éditions SR, volume 13. Waterloo, Wilfrid University Press, 1992, 252 pages.

Le terme *religion* est équivoque, mieux il est plurivoque. Les études rassemblées par les deux directeurs de cet ouvrage le montrent à souhait. Trois auteurs, M. Despland, E. Feil et W.C. Smith, ont publié trois ouvrages dont les propos se rejoignent ; les trois ont étudié l'histoire de l'idée de religion. M. Despland et G. Vallée eurent l'idée de rassembler les auteurs et de souligner l'oeuvre de W.C. Smith. On a regroupé autour d'eux quelques chercheurs intéressés à poursuivre l'interrogation et l'échange. On ne peut rendre justice à un tel recueil qui publie les présentations de ce colloque qui eut lieu à McMaster en 1989. Les trois auteurs présentent leur ouvrage, en rappellent les conclusions ou offrent quelques remarques critiques. Les autres collaborateurs et collaboratrices apportent des compléments précieux et prolongent les discussions amorcées. En filigrane dans ces études transparaît la question du rapport de la pensée à la religion : quelle pensée interroge quelle religion ?

Le volume comporte une bibliographie chronologique de l'oeuvre de W.C. Smith, plusieurs études qui attestent de son influence et qui présentent sa recherche sur l'idée « religion ». On regroupe les études en trois sections : la première, les retours en arrière ; la deuxième, les mots, l'histoire ; la troisième, les idées, la réalité. M. Despland offre quelques rétractations et précisions à son livre magistral *La religion en Occident*. W.C. Smith quant à lui souligne les pistes qu'il avait amorcées dans *The meaning and end of religion*. Suivent sept études sur l'histoire du « religieux » : Feil, Preus, Despland, Richard, Plantinga couvrent les XVIe, XVIIe, XIXe siècles, E. Troeltsch, G. van der Leeuw ; M. Pye délimite une approche asiatique de l'étude de la religion, tandis que K.K. Young reprend la genèse du concept de « World Religions ». Les études de la troisième partie illustrent très bien l'ampleur des réflexions et recherches épistémologiques en science des religions. Lapointe, Lemieux, Pierre précisent diversement le champ du religieux. Ils indiquent combien une réflexion critique sur l'imaginaire, le rêve, le langage demeurent impérieuse en regard de la foi ou de la croyance. Chaque étude ouvre des pistes de questionnement. On se prend à regretter que les échanges entre ces personnes savantes n'aient pas été enregistrés et publiés, tant les articles provoquent la pensée.

Stimulante, provocatrice, pleine de pistes de questionnement et de recherche, l'étude de la religion instaure-t-elle une distance critique, et laquelle, ou tente-t-elle de rejoindre et de redire en un langage plus ou moins précis tel fait religieux ? Les deux sans doute ; les mémorialistes et les archivistes sont indispensables. Rapporter que tel groupe ou que telle personne croit en ceci ou cela et agit de telle ou de telle manière est certes un prélude indispensable à la connaissance et à la compréhension. Mais ne capte pas le fait qui veut, que ce soit un fait de pensée, de croyance, de l'agir, d'institution, de tradition, etc. Il y faut des manières ; et ici, les approches, les méthodes, les techniques sont multiples, variées, toutes rendent service. Il faut aussi de la pensée : qu'est-ce que l'on regarde ? Le fait brut en sa posivité en fonction de découpages du temps et du lieu, de la quantité et du niveau, etc. ? L'intérieur ou l'extérieur, l'agir ou le motif, les contours étroits ou larges, les procès ou les structures ? Et encore ! Regarder, examiner, scruter, entendre, puis chercher à comprendre suppose

bien une distance. Mais toute la question est de savoir quelle distance et en regard de quoi : cerner le fait et, ou, l'interpréter ?

Il ne suffit pas de dire que la distance est relative, encore faut-il préciser. Et spécifier le lieu d'où l'on regarde n'est pas évident, car qui appréhende le lieu et de quel lieu ? Une question qui sous-tend donc les contributions de cet ouvrage est celle de la nature et du lieu de la quête du sens du phénomène religieux. Il est entendu qu'entre les pratiques concrètes, les croyances intimes, le vécu, et l'interrogation savante, il y a un monde. Un monde entre celui des faits et celui de l'interprétation, le savoir et la compréhension. Comme il y a un monde entre la croyance et l'incroyance, le savoir théologique, la philosophie, les sciences de l'humain, la science des religions (sciences religieuses ; science de la religion, sciences des religions et sciences de la religion ; histoire des religions ; histoire comparée des religions). L'un n'est pas l'autre, et encore. À l'horizon, le problème du regard (de la pensée) qui réduit. Qu'est-ce qu'une réduction d'un fait religieux ? Décrire selon et selon, est-ce réduire ? S'interroger sur le sens, est-ce interdit par le site tout en distance au coeur même de cette interrogation ? Dira-t-on que seule la croyance peut répondre à cette question ? On voit à quel piège est renvoyée une démarche de science, car il s'agit bien de science, mais laquelle ?

Tout sujet inscrit ses désirs dans une durée par et dans des procès d'intersubjectivité. Toutefois, il observe même inchoativement ses quêtes et comment elles s'orientent vers une destinée. Cette distance inscrite en soi marque notre condition. La métaphore spatiale elle-même est bien pauvre pour laisser entendre notre transcendance propre. Les figures que nous sécrétons peuvent certes nous confiner, peut-être par la beauté de leurs chiffres ou de leurs lettres ou de leurs apparats, splendeurs fascinantes, terrifiantes ou pas. Cependant certaines personnes surgissent dans l'histoire tels des visionnaires afin d'illuminer les prisons de nos fixités et de relancer les regards au-delà des arrimages, des fixités, des déterminations qui semblaient toutes pacifier nos inquiétudes et nos angoisses et certifier nos projections. Les lieux religieux dans l'histoire deviennent donc pour la raison qui invente sa quête et sa science des révélateurs de notre humaine condition.

On appelle souvent à l'altérité de l'autre et à sa différence sans ouvrir le débat sur l'anthropologie de cette différence. Toute théologie sérieuse et ancrée dans ses sources ne peut que délimiter et fortifier le champ de sa cohérence interne et par là sceller son identité. Qu'elle la veuille universelle est une usurpation. Qu'elle la désire unique est une fidélité. Cette identité est le lieu d'une existence où toutes les ressources de pensée et de créativité développent son miroir. Les groupes humains y scellent leur destin et par là leur socialité. Mais il existe aussi une capacité humaine de se distancer. C'est une marque des humains qui permet à la fois d'instituer dans l'histoire des ensembles d'orientation et de règles et de s'en séparer.

Les humains affichent leur différence par l'institutionnalité, mais ils se révèlent autres par le procès de distanciation, la séparabilité toujours possible. Car ils sont au-delà de toute signifiance tout en étant portés par elle. R. Lapointe souhaite un procès scientifique dans l'étude de toute réalité religieuse. Il renvoie à une reconnaissance de l'imaginaire, reconnaissance déjà amorcée dans plusieurs religions, mais diversement. L'article de K. Young rappelle les errances autour du projet d'étude et d'enseignement des « World Religions ». Ceci l'amène à évoquer divers projets d'enseignement sur les « religions du monde ». Elle indique la possibilité d'une ouverture à l'anthropologie sociale et culturelle. Demeure aussi une ouverture à l'histoire globale des êtres humains, à l'étude des civilisations et à une réflexion épistémologique de la linguistique et de la psychanalyse (R. Lemieux et J. Pierre). En filigrane, les études illustrent le clivage « théologie » et science des religions, comme elles appellent une réflexion critique sur les catégories employées et sur l'imaginaire, le rêve et le langage.

J. Waardenburg identifie un système de signes et de symboles qui forme une structure. Ce système apparaît déduit d'une étude de l'Islam. Mais il serait valide universellement. Cette structure, « vide »

en soi, devrait être remplie avec les données des diverses religions, préférablement, mais non exclusivement par des savants issus des traditions culturelles en cause (p. 235). Cette structure toute formelle doit être complémentée par la réalité subjective des groupes et des individus, c'est-à-dire par ce monde d'intérêts, de désirs, d'intentions qui germent et qui colorent les interprétations en creux dans la vie. Mais ici on touche à une série de problèmes : pourquoi une structure formelle induite de données tirées de la connaissance de l'Islam serait plus valable que celle induite de l'expérience vécue en Occident ; pourquoi les savants issus d'une tradition seraient les plus aptes à juger de la connaissance de cette tradition ; comment connaître la singularité de telle subjectivité individuelle ou « communautaire » ; enfin, l'épistémologie de la connaissance du fait et celle de la compréhension ne nécessite-t-elle pas une réflexion philosophique incontournable ? Et celle-ci ne part pas à zéro ! J.C. Robertson suggère une herméneutique du dialogue entre le croyant et le savant, mais est-ce suffisant ?

L'histoire ici est indispensable, comme l'est la connaissance de l'apport des sciences de l'humain. Trop brièvement notées, ces remarques indiquent que ce volume ouvre des pistes de recherche qui dépassent les cloisons des disciplines qui se cherchent une légitimité sous l'appellation « sciences religieuses ».

Georges TISSOT
Université d'Ottawa

Pierre GENDRON, **Claude Bernard. Rationalité d'une méthode.** Coll. « Science-Histoire-Philosophie ». Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1992, viii et 148 pages.

Aux antipodes des courants néo-positivistes contemporains et du positivisme, cet ouvrage s'inscrit dans le sillage de la grande tradition épistémologique française dont Jean Piaget (*Logique et connaissance scientifique*, 1967) a qualifié la méthode d'« historico-critique ». Considérons les deux caractéristiques successivement. D'une part, cette approche est « historique » car elle prend pour objet les épisodes particulièrement significatifs de l'histoire des sciences, les découvertes et les théories qui en ont façonné le développement ou encore l'oeuvre de scientifiques célèbres. De ce point de vue, l'auteur (désormais « A. ») ne s'est pas trompé en choisissant le physiologiste français Claude Bernard dont les recherches médico-physiologiques ont servi pendant longtemps d'*exemplar* (au sens de Kuhn) dans l'éducation de générations de médecins, de biologistes et de physiologistes ; ceux-là mêmes qui allaient donner à leur science l'allure qu'on lui connaît aujourd'hui. Ce choix est d'autant plus judicieux que même s'il en est souvent fait mention dans la littérature pertinente, les études spécifiquement consacrées à son oeuvre sont relativement rares. D'autre part, le terme « critique » dans l'expression de Piaget ne doit pas être pris au sens où l'entreprise scientifique serait remise en question mais au sens kantien où l'analyse consiste à départager ce qui est de l'ordre de la perception sensible, de l'expérimentation, de la présupposition, de la déduction, voir même de l'imagination, dans ces pages capitales de l'histoire des sciences. Conformément à cette approche, l'A. se donne pour but « critique » explicite de soupeser la part respective de la déduction et de l'expérimentation dans les grandes découvertes de Bernard avec l'idée d'insister davantage sur le rôle privilégié qu'accorde sa méthode aux manipulations en laboratoire. Encore une fois, l'A. a mis dans le mille en choisissant cette problématique car certains textes de Bernard, au côté d'autres comme ceux de Descartes, de Poincaré ou de Duhem, sont encore aujourd'hui considérés comme des chefs-d'oeuvres de la réflexion épistémologique française sur la méthode scientifique.

Bien que l'A. entende davantage cerner la méthode de Bernard que les détails techniques de ses recherches physiologiques, ce ne sont pas tant ses propos explicites sur cette question qui l'intéresse